

ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2018 - 2019

Résumé des cours et travaux

119^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

HISTOIRE GLOBALE DE LA PREMIÈRE MODERNITÉ (CHAIRE INTERNATIONALE)

Sanjay SUBRAHMANYAM

Professeur à l'université de Californie à Los Angeles,
professeur invité au Collège de France

Mots-clés : récits, autobiographies, documents, religion, époque moderne

La série de cours « Récits autobiographiques et ego-documents à l'époque moderne » est disponible, en audio et en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/sanjay-subrahmanyam/course-2018-2019.htm>), ainsi que le colloque « Questions de religion à l'époque moderne » (<https://www.college-de-france.fr/site/sanjay-subrahmanyam/symposium-2018-2019.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES ET EGO-DOCUMENTS À L'ÉPOQUE MODERNE

Le sujet des cours de cette année 2018-2019 était l'examen et l'analyse de différentes sortes de récits autobiographiques venant de cultures très variées de l'époque moderne. Nous avons commencé avec la discussion de l'importance de ces récits dans l'œuvre du grand historien suisse Jacob Burckhardt (1818-1897), notamment dans son livre, *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860). Dans une section de cet ouvrage intitulée *l'Entwicklung des Individuums*, Burckhardt a soutenu qu'avant la Renaissance en Europe, il n'y avait pas de conscience de « soi », mais simplement le sentiment de l'appartenance collective. Ainsi écrit-il :

Au Moyen Âge les deux côtés de la conscience humaine – l'un tourné vers l'intérieur et l'autre vers l'extérieur – étaient comme endormis ou demi-éveillés, car cachés par un voile tissé de foi, d'illusions et de préoccupations enfantines [...]. L'homme n'avait de

conscience de soi que par rapport à une catégorie générale, c'est-à-dire en tant que membre d'une race, d'un peuple, d'un parti, d'une famille ou d'une corporation.

Cette thèse de la « naissance de l'individu » a été vivement débattue par la suite, y compris par les médiévistes européens de renom, comme Aron Gurevitch, Colin Morris, Barbara H. Rosenwein et Jean-Claude Schmitt. Néanmoins, une version de la thèse de Burckhardt persiste à jouer un rôle très important dans les livres généralistes d'histoire universelle, surtout pour soutenir l'idée de l'exception européenne (le célèbre *Sonderweg*), c'est-à-dire pour distinguer la trajectoire européenne de celle du reste du monde. Voici une liste partielle des récits de vie significatifs recensés par Burckhardt : la *Cronica* de Buonaccorso Pitti (1354-1431) ; les *Commentaires* d'Aeneas Piccolomini (le pape Pie II, 1405-1464) ; le texte *De vita propria* (1576) de Girolamo Cardano ; les *Discorsi della vita sobria* (1583-1595) d'Alvise Cornaro ; et à la place d'honneur, la *Vita* de l'orfèvre et sculpteur Benvenuto Cellini (1500-1571). L'on peut citer quelques lignes du jugement porté par Burckhardt sur ce dernier texte :

L'autobiographie de Benvenuto Cellini ne vise non plus à l'étude de l'être moral. Néanmoins elle peint l'homme tout entier, presque malgré l'auteur, avec une vérité saisissante [...]. L'impression que produit cette nature violente, énergique et complète, fait oublier tout le reste. À côté de lui, nos autobiographes du Nord, par exemple, malgré la supériorité morale qu'ils ont parfois sur lui, paraissent faibles et incomplets. Benvenuto est un homme qui peut tout, qui ose tout et qui ne porte sa mesure qu'en lui-même.

La question du récit autobiographique a également été au centre des débats parmi les sociologues et les spécialistes en études littéraires portant sur l'époque moderne. Cependant, une des réflexions les plus importantes nous vient de la plume de l'anthropologue (et sociologue) Marcel Mauss, dans un petit texte lumineux intitulé « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », prononcé comme la *Huxley Memorial Lecture* en 1938. Mettant de côté les aspects linguistiques ou psychologiques de la question, Mauss insiste sur la nécessité de poser le problème surtout comme « un sujet d'histoire sociale ». Et il continue :

Comment, au cours des siècles, à travers de nombreuses sociétés, s'est lentement élaboré, non pas le sens du « moi », mais la notion, le concept que les hommes des divers temps s'en sont créés ? Ce que je veux vous montrer, c'est la série des formes que ce concept a revêtues dans la vie des hommes, des sociétés, d'après leurs droits, leurs religions, leurs coutumes, leurs structures sociales et leurs mentalités.

Parmi les sociétés qui rentrent dans le cadre de son exercice de comparaison, l'on trouve non seulement les Grecs et les Romains, les Indiens et les Chinois de l'époque ancienne, et les habitants du monde chrétien post-romain, mais aussi les Pueblos, les Kwakiutl, et les aborigènes d'Australie. En mettant l'accent sur la « série des formes » à analyser, Mauss nous invite à sortir du carcan qui est le schéma proposé par Burckhardt et suivi par ses successeurs. L'attitude des grands islamologues de naguère, comme Franz Rosenthal, qui était parfaitement convaincu qu'il n'y avait pas de « vrai » texte autobiographique dans le monde musulman, par exemple, semble ouvert à révision. Pourquoi ne pas considérer le récit de Zahir-ud-Din Muhammad Babur, le *Babur Nama*, écrit par le fondateur de l'empire mogol en Inde (et contemporain de Cellini), comme un « ego-document » légitime ?

Dans le cours d'ouverture, le seul exemple que nous avons traité en détail était celui de la *Peregrinação*, texte controversé écrit par un portugais, Fernão Mendes

Pinto (c. 1510-1583). Il s'agit d'un récit qui n'a pas survécu sous forme manuscrite, et la seule version dont nous disposons est la version publiée à titre posthume en 1614, qui aurait pu être manipulée après la mort de l'auteur. Cependant, il y a quelques lettres et autres fragments de Pinto qui nous permettent d'établir un contexte intertextuel. On sait qu'il a passé de longues années en Asie, notamment dans le monde malais, sur la côte de la Chine et au Japon, où il a connu le jésuite François Xavier. Mais son texte est souvent traité par les critiques de nos jours comme un roman, ou comme un texte de satire sociale qui se moque de l'Empire portugais, plutôt que comme un récit de vie. En même temps, Pinto a été considéré de son vivant comme un témoin important des réalités de l'Asie par des chroniqueurs et intellectuels de l'époque. Cela veut dire qu'il est très difficile, voire impossible, de saisir la « vérité » de son texte d'une manière stable, même s'il ne mérite certainement pas sa réputation de « plus grand menteur de tous ».

À partir de cette discussion préliminaire, nous sommes entrés dans une série d'études de cas, puisant dans des régions et des cultures très différentes. Ainsi, dans le deuxième cours, notre attention s'est portée sur le cas indien, dans toute sa richesse et sa variété. Avant d'aborder le corpus indo-persan, la première partie du cours a traité des textes en langues vernaculaires, comme l'hindi et le marathi, et des ouvrages du XVII^e siècle comme l'*Ardhakathanak* de Banarasi Das, ou le récit autobiographique d'une femme brahmane, Bahina Bai, tous les deux écrits sous des formes versifiées. Si Banarasi a adopté un ton assez ironique, en se moquant souvent de ses propres prétentions, le texte de la femme brahmane se présente comme une vision angoissée du monde. Ainsi un fragment du texte de Bahina Bai :

Les Vedas disent fort, et les Purânas crient :
 Qu'une femme ne vaut rien de bon.
 Je suis née avec un corps de femme –
 Comment voulez-vous que j'arrive à mon But ?
 L'on dit : « Ces femmes sont stupides, égoïstes, séductrices et décevantes –
 Tout lien avec une femme mène au mal. »
 Mais Bahina dit : « Si le corps d'une femme est si nocif,
 Comme dans ce monde puis-je arriver à mon But ?
 Quel péché ai-je commis dans une vie antérieure
 Qu'on m'éloigne ainsi de Dieu ?
 Mon corps est celui d'un homme, mais avec la forme d'une femme.
 Est-ce le fruit de péchés sans nombre ?
 Je n'ai pas le droit d'entendre les Vedas.
 Et le Gâyatri Mantra est la chasse gardée des Brahmanes.
 Je ne peux même pas dire "Om",
 Ni entendre les noms des mantras. »

Par la suite, nous avons passé en revue une série importante de textes indo-persans, en commençant avec les écrits de Babur, sa fille et ses proches au XVI^e siècle, et en terminant avec l'autobiographie du grand poète de Delhi, Mir Taqi Mir, au XVIII^e siècle. Parmi ces textes, il y en a un certain nombre écrit par les employés hindous de l'empire moghol, comme le récit charmant de Bhimsen, produit vers la fin du XVII^e siècle. On trouve dans ces « ego-documents » une sensibilité assez particulière par rapport à la dimension transculturelle de la vie de leurs auteurs, entre l'islam et le monde hindou. Ainsi, par exemple, le début du texte de Bhimsen :

Je, Bhimsen, fils de Raghunandan Das, et neveu de Bhogandas [Bahugundas], qui à l'époque d'Alamgir Padshah Ghazi ai reçu le titre de Diyanat Rai et accédé au *diwânî*

[intendance], ai depuis mon enfance été un ami des Bundelas [Rajpouts]. En particulier, j'ai accompagné [Rao] Dalpat Bundela, et j'aurais l'occasion par la suite de décrire sa générosité. Comme il s'avère que maintenant je ne suis plus tellement occupé par les affaires de ce monde, et que je suis sans emploi particulier, j'avais pensé écrire ce qui était ma propre expérience (*sarguzasht-i khwud*), y compris ce que j'ai vu et entendu (*wa dida-o-shunida*) depuis le temps que je suis devenu conscient, sans euphémisme ni exagération. Par ces moyens, je me suis occupé.

Ma propre expérience,
ni plus ni moins,
est manifeste par la plume et l'encre,
sur le visage de ce papier.
Quand il est lu,
l'ouverture du cœur sera manifeste.
Ainsi, l'Omniscient Scribe du Ciel
a nommé l'œuvre : Dilkushâ [Ce qui attire le cœur].

Bhimsen parle ainsi de sa propre vie de fonctionnaire moyen, mais aussi de l'expérience d'un hindou de caste scribale dans le contexte d'un empire musulman. Une réflexion qui est poussée encore plus loin par le grand intellectuel de Delhi et contemporain de Mir, Anand Ram Mukhlis, dans ses textes autobiographiques et ses récits de voyage des années 1740, portant un regard ironique sur le déclin des Moghols.

Le troisième cours de la série nous a amené en Asie centrale et orientale, en utilisant comme point de départ le *Târikh-i Rashîdî* de Mirza Haidar Dughlat, cousin de Babur. Moins doué d'un point de vue littéraire que son célèbre cousin, le parcours de Mirza Haidar entre Yarkand, Lhassa, Herat et Cachemire (où il a terminé sa vie) est néanmoins très instructif pour comprendre le monde culturel des Timourides à l'époque. Comme il le dit lui-même, pour présenter son texte :

C'est la pratique des auteurs de s'excuser, de demander pardon s'ils avaient pu faire des erreurs ou des maladresses dans leur travail. Mais je ne vais pas faire l'apologie, comme ceux qui disent : – « S'il y a des erreurs ou des maladresses » – car je sais que mon livre est plein d'erreurs de bout en bout. Mon but n'est pas de vanter mon mérite, mais simplement d'écrire un mémoire, afin que l'histoire des Moghols [d'Asie centrale] ne puisse pas être complètement oubliée, et que si par hasard, l'un des Khaqans moghols voulait savoir sa généalogie, il pourrait la trouver dans ce livre.

Par rapport aux personnages examinés dans le deuxième cours, appartenant souvent à la classe lettrée et à la classe marchande, notre intérêt s'est surtout porté sur la classe guerrière, et sur des individus qui maniaient la plume et l'épée en même temps. Un deuxième cas, moins connu que celui de Mirza Haidar, était signé Dzengseo, probablement le fils d'un général mandchou qui a participé dans la conquête de la Chine au XVII^e siècle. Grâce au travail du sinologue italien, Nicola di Cosmo, nous pouvons accéder à la traduction d'une partie de son journal de campagne. Et finalement, nous sommes passés à un examen des « ego-documents » venant des membres de la classe des samuraïs dans le Japon des Tokugawa : Yamago Soko, Arai Hakuseki et Matsudaira Sadanobu. C'était également l'occasion de revenir sur les commentaires des spécialistes japonais du sujet par rapport à l'idée stéréotypée qu'il n'y avait ni « individu » ni « ego-documents » au Japon avant le XIX^e siècle.

Dans les quatrième et cinquième cours, nous avons abordé le sujet sous un autre angle : notamment les récits produits par des groupes moins privilégiés ou moins représentés dans le corpus, comme des esclaves, et aussi des femmes. Pour les textes

des femmes, les travaux fondamentaux de Natalie Zemon Davis ont permis aux chercheurs de définir un cadre général pour l'Occident à l'époque moderne, avec des cas exemplaires comme le récit de Glikl bas Judah Leib (c. 1646-1724), femme juive de Hambourg et Metz. Mais il était aussi intéressant d'étudier les lettres et la correspondance de femmes, y compris des personnages célèbres comme Costanza Colonna ou Sor Juana Inés de la Cruz, dans lesquelles elles s'exprimaient avec force et ironie. Les textes des esclaves, principalement dans le monde anglophone de l'Atlantique au XVIII^e siècle, ont également fait l'objet de quelques études récentes. On peut souligner un cas controversé et particulièrement intéressant, celui d'Oludah Equiano ; sans non plus négliger l'existence d'un corpus beaucoup plus large d'« ego-documents », y compris en arabe. Quoi qu'il en soit, notre intention était de contourner ou de dépasser le débat quelque peu stérile autour de la question : « Le subalterne peut-il parler ? ».

Le dernier cours était consacré aux journaux de l'époque moderne, dans le monde occidental et ailleurs. Les deux exemples les plus célèbres sont anglais : Samuel Pepys et Ralph Josselin. Ils ont été au cœur de débats portant sur la question de l'« individualisme anglais ». Mais il existe aussi des journaux ailleurs, parmi lesquels celui du marchand Ivan Alekseivitch Tolchénov dans la Russie des tsars, et d'Ananda Ranga Pillai dans les comptoirs de l'Inde française. L'un des derniers aspects intéressants de ces journaux qui a attiré l'attention des chercheurs concerne la place et les récits des rêves, un objet qui mériterait un abordage transculturel.

Pour conclure, dans un texte devenu célèbre, sur les « Conditions et limites de l'autobiographie » (1956), Georges Gusdorf a énoncé : « [Il semble que] l'autobiographie [ne] se soit jamais manifestée en dehors de notre aire culturelle [occidentale] ; on dirait qu'elle traduit un souci particulier à l'homme d'Occident ». Pour lui, ailleurs dans le monde, « les rythmes d'une existence solidaire s'imposent globalement à la communauté [...] et] personne n'est vraiment titulaire de sa vie ni de sa mort ; les existences s'enchevêtrent si bien que chacune d'entre elles a son centre partout et sa circonférence nulle part. L'unité de compte n'est donc jamais l'être isolé... ». Les recherches en histoire globale depuis un demi-siècle ont certainement contribué à rendre insoutenable ce genre de doxa.

COLLOQUE – QUESTIONS DE RELIGION À L'ÉPOQUE MODERNE

L'histoire du mot « religion », en tant que catégorie descriptive et analytique, est passée par plusieurs phases distinctes. Dans une première phase, « originelle » si l'on veut, le mot désigne les croyances et pratiques des habitants d'une zone géographique relativement circonscrite, l'Europe et ses marges immédiates, en particulier du côté des rives sud de la Méditerranée jadis incluses dans l'Empire romain. Dans une seconde phase, une phase « expansive » qui s'étend du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, le mot vint à être appliqué bien plus largement, à tel point qu'il n'y eut bientôt plus d'endroit sur terre auquel une forme de « religion » n'ait été attribuée, le plus souvent par un observateur ou un commentateur européen. Dans cette cartographie religieuse et civilisationnelle globalisée vinrent d'abord les « grandes » religions, celles que Max Weber pourra, dans les années 1910 (c'est-à-dire dans le contexte qui a vu émerger une sociologie comparée de la religion), identifier et analyser comme telles ; à savoir, la trinité christianisme-judaïsme-islam mise à part – ce que Weber appelle en toute confiance le « confucianisme », le

« taoïsme », l'« hindouisme » et le « bouddhisme ». Dans ce colloque, nous sommes revenus sur ces questions de définition et de pratiques, en passant par l'étude de toute une série de cas du monde moderne, en Europe, en Asie et en Amérique.

Programme :

- Sanjay Subrahmanyam : introduction ;
- Camille Rouxpetel (université d'Angers) : « Rome, Florence, Le Caire et Jérusalem : Les missions du franciscain Albert de Sarteano (début XV^e siècle) entre réforme de l'Observance et union des chrétientés d'Orient et d'Occident » ;
- Alexandre Papas (CNRS) : « Renoncer au monde à l'époque moderne : ascètes, fous et antinomiens musulmans en Asie centrale » ;
- Charlotte de Castelnau-L'Estoile (université Paris-Diderot) : « “Une chrétienté peuplée d'Indiens et de Noirs” : réflexions sur le processus d'évangélisation au Brésil XVI^e-XVIII^e siècles » ;
- Denis Crouzet (université Paris-Sorbonne) : « L'indicateur d'une violence sacrée : les petits enfants au temps des guerres de Religion » ;
- Eugenio Menegon (université de Boston) : « “Jouissez du temps présent” : Religion and the State in Late Imperial China, 1500-1800 » ;
- Jacques Leider (École française d'Extrême-Orient) : « Foi bouddhiste et exercice du pouvoir : pour une histoire du bouddhisme dans l'histoire politique et diplomatique de la Birmanie » ;
- Sanjay Subrahmanyam : conclusions.

PUBLICATIONS

SUBRAHMANYAM S., *Empires between Islam and Christianity, 1500-1800*, New York, SUNY Press, 2018.

SUBRAHMANYAM S., « Hybrid Affairs: Cultural histories of the East India companies », *The Indian Economic and Social History Review*, vol. 55, n° 3, 2018, p. 419-438.

SUBRAHMANYAM S., et ALAM M., « Letters from Kannur, 1500-1550: A little explored aspect of Kerala history », in M. DEVADEVAN (dir.), *Clio and her Descendants: Essays for Kesavan Veluthat*, Delhi, Primus Books, 2018, p. 99-131.

SUBRAHMANYAM S., « Morality and Empire: Cases, norms and exceptions in sixteenth-century portuguese Asia », in C. GINZBURG et L. BIASIORI (dir.), *A Historical Approach to Casuistry: Norms and Exceptions in a Comparative Perspective*, Londres, Bloomsbury Academic, 2019, p. 219-238.

SUBRAHMANYAM S., « Between Eastern Africa and Western India, 1500-1650: Slavery, commerce and elite formation », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 61, n° 4, 2019, p. 805-834.

SUBRAHMANYAM S., et ALAM M., « A handful of Swahili coast letters, 1500-1520 », *International Journal of African Historical Studies*, vol. 52, n° 2, 2019, p. 255-281.